Quelques mots sur le pays tchouktche

CHARLES WEINSTEIN

La Tchoukotka se situe aux confins nord-est de l'Asie, entre les océans Arctique et Pacifique. La colonisation russe date du milieu du XVIIe siècle. Les Tchouktches refusent de céder aux cosaques qui exigent que les populations locales adoptent des noms russes, se convertissent à la religion orthodoxe et s'acquittent du *jasak,* l'impôt en fourrure institué par le conquérant. Des combats épisodiques dureront pendant un siècle et demi. À l'orée du XXe siècle, la Tchoukotka relève du gouvernement de Saint-Pétersbourg, mais la présence russe demeure superficielle. L'élevage, la chasse, la pêche, la cueillette et un commerce relativement modeste constituent les seules branches de l'économie. Les autochtones conservent leurs croyances, leur mode de vie, leur langue, leurs noms[1].

Avec le régime soviétique, des médecins et enseignants russes jettent les bases d'un système médical et scolaire. À partir du début des années 1930, la lutte qui s'engage contre le chamanisme s'inscrit dans une campagne antireligieuse plus générale à travers tout le pays. La collectivisation crée des problèmes liés à une méconnaissance des méthodes locales de l'élevage du renne. L'application autoritaire de mesures utilisées ailleurs suscite des réactions d'animosité.

1. Adolf Erik Nordenskjöld, *Un hiver chez les Tchouktches*, présentation de Karin Huet, Paris, Éd. Nicolas Chaudun, 2011.

Slavica Occitania, Toulouse, 58, 2024, p. 353-372.

Dans les années 1950 la composition sociale de la Tchoukotka va être bouleversée. Le nombre des allochtones, surtout russes, a quintuplé en trente ans. Les autochtones deviennent très minoritaires.

Apparenté aux dialectes koriak, le parler tchouktche est pratiquement isolé. Il est « riche en mots et souple en formes », comme l'écrit Vladimir Bogoraz[2]. La langue s'est dotée d'un grand nombre de vocables qui décrivent les croyances, l'habitat traditionnel, les objets d'usage courant, les pièces du costume, l'élevage de renne, la chasse aux animaux marins, les divers traîneaux qui composent les caravanes de l'éleveur, etc. Récits et contes décrivent des hommes et des femmes capables de tirer profit de tous les matériaux que leur offre la nature arctique.

En 1930 est élaboré pour la langue tchouktche un alphabet fondé sur des caractères latins, bientôt remplacé en 1937 par le cyrillique « aménagé ». Deux ans plus tard, Bogoraz publie le premier abécédaire. En 1940, Təŋeteɣən fait paraître un livre de contes. Petit à petit, le pouvoir soviétique va implanter un réseau d'écoles avec un encadrement souvent russe et un enseignement où l'usage des langues autochtones se réduit progressivement. La mise en place d'écoles-internats va se généraliser. Les enfants y sont pris en charge par l'État, mais l'internat creuse un fossé avec les parents, prive les enfants de l'apprentissage des savoirs traditionnels, les éloigne de la langue de leurs.

Les années 1950 voient l'éclosion d'une littérature de langue tchouktche. En 1953, paraît en tchouktche un recueil de récits de Rətɣew (Youri Rytkhéou)[3]. Après lui, Weqet (Valentina Veqet) et Omruwje (Ivan Omrouvié) acquièrent une certaine notoriété[4]. D'autres talents se révèlent, comme la poétesse Kəmətwaal (Kymytval) et Taɣrəŋa (Tagryn'a) dont les chants sont toujours prisés. Ainsi se crée une

2. Waldemar Bogoras [Vladimir Bogoraz], «The Chukchee», p. 52, in *The Jesup North Pacific Expedition. Memoir of the American Museum of Natural Historry*, volume VII (New York – Leiden 1904-1909). Voir aussi « Chukchee », in Franz Boas (éd.), *Handbook of American Indian Languages*, Washington, Government Printing Office, 1922.

3. En français, l'œuvre de Youri Rytkhèou (1930-2008) a notamment été traduite aux éditions Actes Sud : *Unna* (2000), *L'étrangère aux yeux bleus* (2001), *La Bible tchouktche* (2003), *Le miroir de l'oubli* (2004).

4. En français, voir Valentina Veqet, *Peaux de phoque*, Paris, Autrement poche, 2020 ; Ivan Omruvié, *Éleveurs de rennes*, Paris, Autrement, 2000. Les deux ouvrages ont été traduits du tchouktche par Charles Weinstein.

véritable langue littéraire. Ces œuvres témoignent des ressources potentielles du tchouktche. Jusqu'au milieu des années 1950, tous les Tchouktches, du plus petit au plus grand, s'expriment dans leur langue maternelle, mais à la fin du siècle, Tegret dénonce « un processus en cours qui n'a rien de réconfortant…, celui du rétrécissement de la sphère d'utilisation de la langue tchouktche, de la réduction du vocabulaire actif et de la diminution du nombre de locuteurs[5] ».

5. Galina Tegret, *Tradicionnaja leksika olennyx i beregovyx čukčej Provindeskogo rajona* [Lexique traditionnel des Tchouktches éleveurs de rennes et chasseurs de mammifères marins du *rajon* de Providenija] Anadyr, Čukotskij okružnoj institut usoveršenstvovanija učitelej, 1995, p. 3.

Mon journal tchouktche

CHARLES WEINSTEIN

Attiré par le peuple qui, à ses yeux, semblait vivre le plus loin de tout, Charles Weinstein a passé l'essentiel du temps en Tchoukotka, entre 1993 et 2002. Cette période qui suit l'implosion de l'Union soviétique est particulièrement complexe, notamment d'un point de vue économique : les allochtones repartent comme ils étaient venus, les autochtones sont appelés à retourner dans les toundras, l'inertie sociétale et le vide idéologique de l'État n'ont d'égal que la toute puissance du gouverneur. Mais à l'instar de l'intellectuel Vladimir Bogoraz (1865-1936) qui a fait de son exil dans ce pays isolé et farouche non seulement ce qu'il appelait la seconde étape de son existence, mais les meilleures années de sa vie, Charles Weinstein, alors tout juste retraité, vit une passion qui orientera sa vie désormais : derrière les Tchouktches comme les Russes les appellent officiellement, il découvre les *Lygoravetlat*, selon le nom que se donnent les éleveurs de rennes et les chasseurs de mammifères marins de ce Grand Nord local. Et à l'instar encore de Bogoraz à qui la parole indigène collectée a fait prendre conscience de la civilisation qu'il représentait, mais aussi d'une forme d'identification possible entre le socialiste révolutionnaire et les Tchouktches dont « le caractère intraitable, intransigeant, indomptable[6] », contre vents et marées, répond à la violence et à « l'avidité brutale[7] » du colonisateur, l'agrégé de russe Charles Weinstein s'investit dans le monde spirituel, les connaissances traditionnelles et la langue d'une communauté en proie à un « déclin dramatique sur lequel les autorités ferment les yeux » et qu'il consigne dans des carnets d'écoliers. Comme pour réécrire l'histoire (N.d.T).

6. V. G. Bogoraz, *Čukči*, l, L., Izdatel'stvo instituta naradov severa CIK SSSR, 1934, p. 45.
7. *Ibid.*, p. 35.

1993

29 août

Les gens d'Anadyr pêchent au bord du fleuve. Ils utilisent de longs filets que des pierres maintiennent verticalement et que l'on pousse de la rive vers le large, à l'aide de longues perches. C'est l'époque du passage de la *keta*, une variété de saumon. La pêche semble abondante. Le poisson est une des bases de l'alimentation de la population locale. On le fait sécher sur place, on le sale, on prépare le caviar. De grosses mouettes se laissent flotter à proximité des filets. Elles attendent de pouvoir participer au festin…

31 août

À Anadyr, la végétation est rare. Quelques frêles buissons. Les constructions s'étagent sur le flanc d'une colline que surplombe une hauteur appelée « le Chameau ». Il reste près du fleuve quelques-unes des maisons en planches bâties, il y a des décennies. Très inconfortables et malaisées à chauffer, on doit bientôt commencer à les démolir. Le long des rues de la petite agglomération, des immeubles de quatre étages ont par la suite été élevés sur des pilotis de béton. Les bâtiments chauffés auraient tôt fait, s'ils étaient construits en contact avec le sol gelé, de le faire fondre et de s'effondrer. Les immeubles se ressemblent, mais on a fait un effort pour varier la peinture extérieure des panneaux préfabriqués. Les appartements sont clairs. L'électricité, l'eau chaude et le chauffage sont fournis par une centrale à charbon qui vomit des flots de fumée…

Dans la partie basse de la ville, le quartier de Tavaïvaam abrite pour l'essentiel des Tchouktches qu'on a installés ici, lors de la sédentarisation des familles d'éleveurs de rennes…

On trouve à Anadyr un cinéma, une maison de la culture, la bibliothèque régionale et une bibliothèque enfantine, un palais des expionniers avec plusieurs clubs pour enfants et une piscine, un musée, un hôpital, une maison de la radio, des studios de télévision qui relaient Moscou et présentent des émissions locales, un centre de recherche scientifique qui vivote, une école d'instituteurs, trois écoles, un collège dit national avec une école de musique, des jardins d'enfants, un gymnase. Sur un terre-plein dominant le fleuve a été érigé un monument au premier comité révolutionnaire dont les membres furent exécutés par un minicoup d'État au début des années 1920. Devant la maison du gouverneur, appelée ici « maison blanche », se dresse le monument de Lénine. Les

abords de la ville sont jonchés de détritus de toutes sortes : béton, bois, métal, bouteilles, etc. Rien n'est récupéré, alors que tout a été apporté à grands frais de très loin…

3 septembre

Au passage, je veux dire que j'ai quelque répugnance à utiliser le mot « tchouktche », car ce n'est pas le nom sous lequel ce peuple se désigne. C'est un nom qui lui a été donné par les aventuriers russes venus dans les parages au XVIIe siècle. Dans la bouche des allogènes venus de la partie européenne du pays, il a souvent une connotation méprisante. Je ne l'emploie que pour sacrifier à une tradition commode. Pour parler d'eux-mêmes, les autochtones utilisent le terme de *Lygoravetlat* (singulier *lygoravetlan*).

9 septembre

Je reçois la visite de Taqaqav. J'ai fait sa connaissance en 1990, lors de mon premier voyage. Elle a publié un recueil de contes et déploie beaucoup d'efforts pour faire revivre la tradition tchouktche. Elle porte un nom curieux qui se compose de deux parties : le nom *taqa-* signifie « provisions de route » et le suffixe -qav « qui est de trop ». C'est-à-dire « celle qui a été, est ou sera de trop, par rapport aux provisions de route ». On m'a relaté qu'à sa naissance, pendant la transhumance, elle a été considérée comme une bouche supplémentaire à nourrir, alors que le campement traversait une période de pénurie… Les noms tchouktches qui servent à la fois de noms et prénoms, sont souvent formés à partir de noms communs, de verbes, etc. Ainsi Veqet signifie « un pas » (qu'on fait en marchant), Tyn'atvaal vient de *tyn'e-*, une racine qui signifie « plante » ou « aube ». J'aurai l'occasion de parler de Tagryn'a, dont j'aime beaucoup les chants. Son nom vient du verbe *tegryk* « lancer le harpon » et de *–n'a*, un mot qui a pour sens « femme ». Au cours de sa vie, un individu peut changer de nom. Par exemple en cas de maladie, lorsqu'on veut détourner les esprits malins…

27 septembre

L. me narre comment on peint les visages des membres du clan, lors des fêtes. Chaque clan a son dessin. La maîtresse de maison dessine toujours le même motif sur le visage des siens. Dans une pierre creuse on fait dissoudre, en l'écrasant dans de l'eau, une pierre tendre de couleur rouge appelée « crayon » et, avec le doigt, la mère enduit les vi-

sages avec la peinture ainsi obtenue. C'est elle qui a la garde de la pierre creuse et du « crayon ». Elle les range dans un petit sac réservé à cet usage. Chez L., on peint d'abord sur le front un arc de cercle dont les extrémités sont dirigées vers le haut. Chaque extrémité est ponctuée d'un point. Puis, on entoure l'œil droit (le gauche n'est pas peint). Ensuite, on fait un point sur le nez, un trait sur chaque joue entre l'oreille et la bouche, et on entoure la bouche. Enfin, on dessine un point sur le sommet du crâne et un autre au bout du pied.

L. me décrit aussi la iarangue, habitat mobile de l'éleveur, grande tente semi-sphérique de peaux de renne. Elle est toujours orientée vers le sud. Elle se compose de deux parties : une plus grande, le *sottagyn* et une plus petite, le *yorong*. La première est une partie non chauffée, malgré le foyer sur lequel on prépare les repas. Le toit repose sur une architecture complexe de perches dont chacune porte un nom. On dort dans le *yorong*, tente intérieure de forme parallélépipédique dont les six faces sont en peau de renne. On y accède en soulevant les peaux qui servent de portière et qu'on roule vers le haut pour aérer. Une lampe à graisse de phoque le chauffe efficacement. Derrière et sur les côtés du *yorong*, au nord, se trouve le *jan'aan'* où la maîtresse des lieux entrepose les réserves (souvent sur des traîneaux). C'est là que siège l'esprit protecteur du foyer. Interdiction est faite aux enfants d'en approcher. Un visiteur discret ne s'assied pas trop près du *yorong*. Le toit de la iarangue, tanné par le soleil et les intempéries, sera utilisé plus tard pour confectionner certaines pièces du vêtement…

4 octobre

Rencontre avec T. Il évoque les luttes de son peuple contre l'intrusion des cosaques aux XVIIe et XVIIIe siècles. « Nos guerriers, commente-t-il, étaient intrépides. Ils avaient le sens de leur dignité ». « Notre peuple, ajoute T. en changeant de sujet, a le sentiment de la fusion humaine avec la nature… L'esprit de supériorité que manifestent les Européens à notre égard m'irrite… La situation actuelle ne me réjouit guère : le relâchement des liens familiaux, la perte de la morale et de l'éducation traditionnelles… »

5 octobre

Souper chez V. qui fait devant les dames présentes une imitation comique d'un certain T. Il aurait une élocution ralentie, une voix efféminée. Un jour, lui reprochant de ne pas se marier, elle lui propose de servir ses

intérêts auprès de la personne qu'il a en vue. Il répond : « Elle refusera, ce n'est même pas la peine d'essayer ». La maîtresse de maison lui demande pourquoi cela ne marche pas avec cette autre. Il répond : « Elle est trop exigeante » (sous-entendu : au lit). Ces dames se tordent de rire…

16 octobre

L. raconte qu'il n'est pas admis dans son peuple de manifester bruyamment ses émotions et ses états d'âme. C'est inconvenant… La femme ne doit pas chanter lorsqu'elle débite un renne, prépare à manger ou s'affaire près du feu. Cette marque de gaieté attirerait un esprit malin. Celui-ci, le *kele,* viendrait tout lui prendre. Il ne lui resterait plus alors, comme on dit en français, que ses yeux pour pleurer. Il est beaucoup d'autres interdits. Ainsi, quand on est dans la iarangue*,* on ne doit pas s'asseoir les pieds tournés vers le plat ou le long du plat…

27 octobre

Le seul journal autochtone *Murgin Nutenut* (Notre Terre) vit ses derniers instants. Il est financé par l'administration qui considère qu'il lui revient trop cher. Les autochtones ne disposent pas du moindre capital pour en assurer la parution de façon indépendante. En fait, ils vivent eux-mêmes au jour le jour. Il paraîtra désormais comme supplément épisodique au journal russe…

30 octobre

Rencontre avec N. qui est en fin d'études et écrit une thèse. Elle a un visage typiquement européen et un petit nez retroussé. Depuis quelques générations, le métissage est ici un phénomène courant. Il est devenu naturel, mais le brassage des populations a pour conséquence d'accentuer le recul des langues locales…

1er novembre

T. me chante le chant personnel de sa fille. Il sonne ainsi : *walweqaj, walweqaj, okkokaï, okkoqoï!* « Petit corbeau, petit corbeau, a-a-a, o-o-o ! » Ce chant a été offert à la petite par une femme de son village. Autrefois, m'explique-t-elle, chaque personne avait un chant personnel qui l'accompagnait durant toute sa vie. Il se composait d'un nombre limité de phrases musicales. Les paroles en étaient simples et pouvaient varier selon les circonstances, reflétant l'état d'âme du moment de la personne.

Selon T., elles avaient pour fonction de permettre au chasseur, à l'éleveur, au voyageur, de communier avec la nature et, sans doute aussi, de lutter contre la sensation d'écrasement qu'il éprouvait dans les immensités de la toundra…

7 décembre

Ce soir, avec quelques amis, membres de l'ensemble folklorique amateur *Atasikun*, nous avons une conversation à bâtons rompus. T. me fait remarquer que leurs danses n'exigent pas nécessairement un synchronisme parfait, comme c'est le cas pour les danses populaires russes. Dans une danse tchouktche de groupe, chacun s'exprime à sa manière. Les mouvements du corps et les gestes suivent une même ligne générale, mais peuvent différer d'un danseur à l'autre dans l'exécution…

1994

16 février

T. interprète le chant d'un bébé phoque décidé à grimper sur un bloc de glace. C'est une petite femelle aux nageoires bigarrées, aux longues moustaches et à la queue en forme de petit sac. T. est un modèle d'expressivité. Ses mains vibrantes aux doigts joints figurent bien les nageoires du phoque. Il ouvre de grands yeux, dessine dans l'air de longues moustaches. Avec le tronc et les bras, il représente la bête en train de plonger et d'émerger, puis de s'exposer aux délices du soleil…

18 février

Je ne sais plus à quel propos Tyn'atvaal me parle du village de Seguitoun, situé sur la côte de l'océan Glacial arctique. Comme ceux de nombreux autres villages les habitants en ont été évacués et regroupés ailleurs par les autorités soviétiques à l'époque de la Guerre froide. À Seguitoun, dit-elle, le parler était précipité. Les gens avaient un tempérament bouillant. À Ouelen, village proche, les gens, au contraire, parlent avec componction…

6 mars

J'ai acheté des *pamjat* miniatures à offrir à l'occasion à mon retour en France. Il s'agit de petites bottes avec la fourrure vers l'intérieur. On les porte comme des chaussettes dans les *plekyt,* bottes souples avec fourrure à l'extérieur. Les *pamjat* sont très chaudes, légères, douces au porter. Elles remplacent avantageusement les chaussettes…

7 mars

Veqet décrit un jeu auquel se livraient les enfants en hiver à Ouelen, son village. On délimitait un tracé et les petits, à genoux sur leur luge et à l'aide de bâtons, se déplaçaient sur la lagune gelée. Le jeu consistait à planter son bâton dans une minuscule lamelle de viande de renne posée sur la glace, à la mettre dans sa poche et à recommencer plus loin. On arrêtait le jeu quand toute la viande avait été récoltée par les participants. Chez les habitants du bord de mer, la viande de renne était une rareté appréciée…

À la fin de la leçon, nous parlons chiffons. En hiver, les hommes portent deux combinaisons, l'une au contact de la peau, avec la fourrure vers l'intérieur, l'autre par-dessus avec la fourrure vers l'extérieur. Sous les combinaisons, ils portent des culottes, de renne comme tout le reste du costume. Les culottes se fixent à la jambe par des lanières au-dessous du genou. En été, elles peuvent être en peau de phoque (excellentes contre l'humidité). Les *plekyt,* les bottes souples, diffèrent selon la saison. En été, plus légères et faites de phoque avec des plages travaillées comme du daim et éventuellement des motifs décoratifs, elles montent moins haut sur la jambe. Il existe un imperméable fait de bandes d'intestins de morse (moins souvent de renne) avec un capuchon dans la même matière. La femme porte un *kerker* très ample. Contrairement à la combinaison masculine qui s'enfile par la tête, la femme passe d'abord les jambes, puis les bras du *kerker*. Celui-ci a une vaste échancrure qui permet le passage d'un petit pot de cuir qui permet à la femme d'uriner sans avoir à ôter son vêtement. Par commodité, la femme travaille souvent l'épaule dénudée, un bras sorti du *kerker*. Les jambes de ce vêtement sont courtes et se fixent à la jambe par des lanières, comme la culotte de l'homme…

10 mars

Autrefois, lorsque quelqu'un mourait dans le village de V., on abattait deux rennes blancs chargés de convoyer le défunt dans l'Autre Monde. Le corps était déposé dans la toundra sous des quartiers de chair des deux rennes débités. Le défunt avait été dévêtu, ses vêtements mis en pièces. Quelques jours après, on revenait voir si l'ours, grand nettoyeur, avait fait son œuvre. Pour V., cette façon de procéder était hygiénique. On ne risquait pas de polluer la terre et les eaux, et de toute façon l'âme du mort allait dans l'Autre Monde. À cela, on peut ajouter que le sol éternellement gelé ne permettait pas de creuser des tombes…

Dans d'autres villages ou campements tchouktches, on procédait différemment : par exemple, recouvrir d'un monticule de pierres le corps du défunt. En tchouktche, « enterrer » se dit « emmener » (dans la toundra)…

13 mars

Je rends ma visite presque quotidienne à Veqet. Pour se protéger du mauvais sort, me dit-elle, on humecte discrètement de salive le bout de ses doigts et on se les passe sur le sommet du crâne pour que l'âme ne s'échappe pas. On fait le même geste, si quelqu'un vous effraye alors que vous êtes plongé dans vos pensées ou encore si vous faites un mauvais rêve… Dans mon village, dit-elle, on va une fois par an, en automne, nourrir les ancêtres. On emporte des petits morceaux de viande, de renne par exemple, dont on leur fait l'offrande. Dans l'Autre Monde, le renne redevient vivant et les défunts peuvent l'abattre et le consommer. On ne donne pas de morceaux de poisson ou de canard (ou d'un autre volatile), car dans l'Autre Monde ils s'échapperaient et on ne pourrait s'en nourrir…

15 mars

Ce matin, Veqet m'a fait une démonstration des mimiques propres aux habitants de son village. Ainsi pour dire oui, ils prennent un visage grave et après une intense réflexion ils abaissent la tête et la relèvent lentement en avançant les lèvres en cul-de-poule. Ce faisant, ils gardent les yeux fermés, ce qui produit un effet comique. Leur élocution est ralentie. Elle retrouve aujourd'hui cette façon de parler. Elle ajoute que dans son village on n'est guère bavard. Veqet se remémore sa mère qui parlait assez peu, mais lui a pourtant transmis son savoir en faisant son éducation. Jeune épouse, Veqet répondait le plus souvent à son mari par gestes…

18 mars

Nous lisons un conte, une sorte de duel épique entre un loup et un renne dont le renne sort vainqueur, aidé d'une hermine et d'un lièvre. La petite hermine a un rôle intéressant. Dans nos contes, dit Tyn'atvaal, elle vient toujours en aide aux gentils. Quant au lièvre, il est identifié au renne. Ne se nourrit-il pas comme lui ? Et sa chair est tendre comme celle du renne. Certes, il est moins gras et, pour compenser le manque de graisse si indispensable dans le Nord, on écrase des

os de renne dont on fait un bouillon qu'on rajoute à la viande de lièvre. Moi qui ne pouvais manger une entrecôte en France, j'ai remarqué qu'ici je mange volontiers le gras de renne ou de morse.

Le pelage de l'hermine est brun roux l'été, et blanc, l'hiver, avec la queue noire à l'extrémité. Dans la maison de Tyn'atvaal niche parfois une hermine. Sous le toit. Elle n'a pas peur des humains. Loin de lui faire du mal, on la nourrit. Ne fait-elle pas la chasse aux rats ? En été, l'hermine a des portées de sept à huit petits que la chouette tue parfois. Celle-ci se nourrit aussi de canards affaiblis qui ne peuvent migrer en automne. De façon générale, me dit Tyn'atvaal, les volatiles laissent sur place, au moment de la migration, des « sacrifiés » qui vont donner leur vie à ce coin de terre pour que d'autres puissent revenir par la suite. Les oiseaux sacrifiés s'appellent en tchouktche des « retenus par la terre ».

Tyn'atvaal m'a offert un grattoir à peaux miniature, un jouet qu'on offre aux petites filles qui vont faire leur apprentissage de maîtresse de maison. Selon qu'on enfile dans le grattoir un racloir de pierre ou de métal, il porte des noms différents. Pour travailler une peau, explique-t-elle, on commence par enlever au racloir métallique la couche intérieure faite de débris de peau, de sang et de graisse. On foule alternativement avec les deux talons. On amollit avec le racloir de pierre. Puis on étend de la bouillie d'aulne pour protéger de l'humidité et donner de la souplesse. Plus la bouillie est épaisse, plus la couleur sera vive, passant du brun sale au rouge vif. On peut remplacer l'aulne par de l'ocre en délayant dans de l'urine…

30 mars

Veqet dit que, dans ma traduction de ses *Peaux de Phoque*, je peux m'écarter du mot à mot. L'essentiel est que ce soit clair pour le lecteur. Je lui dis que j'aimerais que le lecteur français sente l'originalité de la langue, qu'il se rende compte par exemple de la différence dans la façon de penser…

Tout en conversant avec moi, Veqet fait fondre dans un faitout de la graisse de dauphin polaire. D'abord, elle l'a attendrie à coups de marteau. Autrefois, on battait avec une pierre (blanche, précise-t-elle) fixée à une sorte de manche de bois par des courroies. On se servait de cette graisse fondue, comme de celle du phoque, du morse ou de la baleine, voire même du renne, pour alimenter la lampe. Si on fait fondre convenablement, l'odeur et le goût désagréable, celui de l'huile de foie de morue de notre enfance, disparaît et on peut en donner à consommer aux

enfants. Aujourd'hui, Veqet la fait fondre pour N. qui souffre de crevasses…

4 avril

Le *yorong*, tente intérieure de la iarangue, est éclairé et chauffé par une lampe taillée dans une pierre. Deux petits monticules délimitent deux compartiments. La graisse s'écoule de l'un vers l'autre selon le degré d'inclinaison de la lampe. Dans le compartiment inférieur, on a émietté de la mousse qui s'imbibe et brûle. La graisse brûlée est récupérée sous la forme d'une épaisse gomme noire. On peut faire bouillir cette gomme afin de la rendre plus épaisse encore. Elle est utile pour boucher les trous qui pourraient apparaître dans la coque en peau de morse de l'embarcation des chasseurs de mammifères marins. Elle sert aussi de gomme à mâcher. Cela nettoie les dents. Les enfants font depuis longtemps des concours à qui étirera le plus la gomme qu'on fait sortir entre ses dents. Les adultes la font claquer dans la bouche. On enduit aussi de gomme les fils de tendon de renne avec lesquels on coud les peaux. Cela les rend plus résistants…

14 avril

N. s'intéresse au costume traditionnel. Elle pose à Veqet, sa mère, des questions sur les sous-vêtements d'autrefois. La mère refuse de lui répondre. Cela fait partie des choses dont on ne parle pas. Petite brouille avec la fille. Une fois celle-ci partie, la mère m'explique que les femmes de la toundra portaient dans le *yorongue* un cache-sexe. Quand elles sortaient, elles mettaient ou non, en enfilant leur *kerker,* un large caleçon où l'on pouvait glisser un petit pot de cuir pour uriner. Enfant, dans les années trente, elle a vu entrer en usage les petites culottes de tissu…

16 avril

Ce soir, la radio locale a diffusé une poignante interview de Galina Tegret (1937-1994), une enseignante connue. « Survivrons-nous en tant que peuple ? », s'est-elle demandée. Et d'expliquer : « Notre vie est incohérente. La communauté tchouktche est désagrégée. Les gens qui nous dirigent nous humilient… »

1er mai

Avec quelques amis nous faisons l'ascension du « Chameau », une hauteur qui domine Anadyr. Il est encore bien enneigé. Le temps est magnifique, mais il fait -15 et un vent glacial balaye le sommet. Nous faisons du feu. Des bouts de planches traînent partout. Quel gâchis si l'on songe que cette région est dépourvue d'arbres. Depuis la crête, on découvre le paysage loin alentour. Le fleuve, le golfe, la toundra. Au sud se dresse le mont *Temlian* que les Russes ont appelé Dionissi…

3 mai

Une fois n'est pas coutume, j'interviewe aujourd'hui la journaliste E. Elle me parle de Nyvuq, le village eskimo de son enfance. À l'époque, on n'y vivait déjà plus dans des huttes à demi enterrées, mais dans des iarangues de peaux de morse. Situé sur le détroit de Béring face à l'Alaska, c'est l'un de ces nombreux villages dont les habitants ont été évacués sur décision administrative…

29 mai

Promenade vers le sud, en direction du mont Temlian-Dionissi. En chemin, j'aperçois des mouettes, des bruants, des volatiles plus gros – peut-être des canards –, ainsi qu'une troupe de grues cendrées en pleine parade. Muni de mes jumelles, j'observe de loin leur manège. À intervalles réguliers, tout entre en mouvement : on se poursuit, on s'affronte pendant deux ou trois secondes, puis tout se calme avant de reprendre un peu plus tard. Le plumage brun clair des grues se confond avec l'herbe de la toundra. Les Tchouktches ne chassent pas la grue. Il semble qu'elle soit l'objet d'un respect particulier de leur part. Tagryn'a a composé une très belle et mélancolique chanson intitulée *Oetsanrot* « Les grues cendrées ». Comme Pan'anto, éleveur de rennes à qui je veux rendre ici hommage pour les jolies mélodies qu'il composait, elle part d'un air traditionnel et crée une chanson sur le mode des romances de nos contrées. Comme Pan'anto, elle a renouvelé la musique de son peuple, l'a fait évoluer, lui a donné une nouvelle dimension. Le chant personnel est devenu un chant pour tous. Ses chansons jouissent à juste titre d'une grande popularité…

5 juin

Même promenade que le 29, mais à deux, avec N. Toute la journée, elle parlera d'un ton câlin aux chiens que nous rencontrons, aux

oiseaux, à une petite marmotte effrontée assise sur son derrière. Nous nous arrêtons à trois mètres d'elle. Elle ne semble pas effrayée. Aux petits claquements de lèvres et de langue que lui adresse N., elle répond par des hochements de queue de plus en plus saccadés…

16 juin

Je prends l'avion pour Qytryn (Lavrentia). Je vais retrouver Tyn'atvaal à Yqynin (en russe, Akkani) afin d'achever avec elle la traduction du roman de Veqet. Il nous reste un mois de travail.

Du premier Yqynin il ne reste que l'emplacement circulaire des iarangues sur l'herbe rase et les pierres qui les maintenaient au sol. Le second Yqynin était en bois. On en voit encore des vestiges : poutres, planches, fosses à viande…

20 juin

Nous avons repris, Tyn'atvaal et moi, la traduction du roman de Veqet. Nous devrions avoir terminé dans un mois. Aujourd'hui, nous avons lu la scène où l'auteur décrit une chasse au canard à l'aide d'un engin appelé *eplyqytet* (bola). Il est constitué d'une courte poignée d'où partent cinq ou six lanières au bout desquelles sont fixées des dents de morse. Le chasseur lance son engin lors du passage d'une volée d'oiseaux. S'il atteint l'un des volatiles, celui-ci, empêtré dans les Manières, ne peut plus voler et s'abat sur le sol. Dans le récit de Veqet, la poignée de la bola est faite de plumes de mouettes…

Autrefois, quand un enfant mourait, raconte Tyn'atvaal à table, on confectionnait une petite amulette de bois le représentant. On l'attachait à l'un des montants du *yorong* et on la nourrissait. On ne cessait de la nourrir que des années plus tard, au moment où l'enfant aurait atteint l'âge de subvenir à ses besoins…

21 juin

Sacha, le mari de Tyn'atvaal, décrit les mœurs des orques qui, à plusieurs, attaquent les baleines, leur dévorent la langue avant de les abandonner. Ce qui fait la joie des humains, car les énormes cétacés viennent s'échouer et on peut les consommer. Aussi l'orque est-elle considérée comme un ami de l'humain. On ne la chasse pas. Sacha parle aussi du morse solitaire, une bête ensauvagée qui fait le vide autour d'elle, s'en prenant à tout ce qui vit, y compris à l'humain, alors que d'habitude le morse se nourrit de mollusques. Le solitaire est un morse qui a été privé

de sa mère dans son jeune âge. Quand les chasseurs abattent une femelle, ils s'efforcent de tuer aussi son petit…

22 juin

Tyn'atvaal commence à débiter le veau marin abattu hier. Il est étalé sur une toile cirée. Tyn'atvaal est penchée sur lui, jambes tendues, le derrière en l'air. Elle se sert de son *pekul,* le couteau féminin. Elle tranche les griffes, ouvre le ventre, dégage l'animal de sa peau qu'elle laisse en place pour le moment. Elle vide les intestins dont le contenu sera pour les chiens, découpe les côtes, place la bile à part, enlève le foie, les reins, les poumons. Elle coupe le cœur en deux pour que s'écoule le sang qu'elle récupère dans un récipient, la bête étant sur le dos. Elle détache les deux membres de devant, puis la partie arrière du corps en faisant une incision entre le bas des côtes et les nageoires postérieures. Ensuite, elle tranche au-dessus des côtes, sectionne les vertèbres et le cou. Reste la tête. Elle en retire la peau qui avait été laissée autour de la bouche et les yeux qu'elle jette dans la marmite avec la viande. Elle enlève les hanches qu'elle débite aux articulations, puis le bassin qu'elle ouvre. Il n'y a plus rien sur la peau étalée devant elle, que les nageoires postérieures. Elle gratte au *pekul* le sang qui y adhère encore. La bête était petite : la viande remplit la moitié de la marmite. Tyn'atvaal garde les vertèbres et le sang pour les chiens. D'ordinaire, elle utilise les vertèbres en cuisine. Si la bête avait été plus grosse, elle aurait enlevé la peau sans la graisse. Ici, elle a enlevé le tout : peau et graisse. À présent, la peau est plaquée sur une planchette. La femme tient d'une main un côté de la planchette et une extrémité de la peau. De son autre main, avec son *pekul,* elle décolle la graisse par petites touches. Elle est toujours dans la même position, penchée en avant jambes tendues, et le derrière en l'air. Les mouvements du couteau sont tantôt verticaux, tantôt horizontaux. À mesure que la peau se dégage d'un côté, elle passe à l'autre côté de la planchette qu'elle prend de l'autre main. Le grattage a commencé par le haut du corps. Tyn'atvaal met plusieurs morceaux de graisse dans la marmite avec la viande. Le reste, elle le garde pour une utilisation ultérieure. Le début de l'opération a été délicat, car autour des oreilles la peau est très tendue et il convient de ne pas l'abîmer. Après avoir enlevé la moitié antérieure de la peau, elle change de côté et recommence par l'arrière.

Auparavant, et de nos jours encore dans certains lieux, les femmes n'utilisaient pas de planche. Elles tenaient la peau entre les dents et ma-

nipulaient le *pekul* au niveau de leur nez ! Le dégraissage de la peau est certainement la partie la plus longue de toute l'opération. À présent, il va falloir la rincer à grande eau, la laver avec de l'eau savonneuse, enlever la pellicule intérieure, relaver, faire sécher la peau bien tendue…

23 juin

Ce soir, nous avons mangé des petits morceaux de viande de baleine crue accompagnés de petits bouts de lard de baleine. C'est ferme, cela craque sous la dent presque comme du cartilage. C'est bon.

J'ai demandé à mon hôtesse la recette du bouillon de morse. Il est épais, de couleur brun foncé. Y met-on du sang ? Non, la couleur sombre tient à la nature de la chair…

Aujourd'hui, Sacha m'a parlé de sa décision d'arrêter de boire il y a dix ans. Cela a été dur, mais il a tenu bon. Ses beuveries ont eu cela de bon qu'il a ôté à ses enfants toute envie de boire. Sacha est bon conteur. Il revient sur le thème des orques. Si les baleineaux n'ont aucune chance face aux assauts de cinq ou six orques, la baleine adulte est capable de se défendre à grands coups de queue. Malgré sa masse et son poids, elle peut frapper à la vitesse de l'éclair. En outre, selon Sacha, elle peut rester longtemps en profondeur, alors que l'orque doit remonter plus fréquemment à la surface pour respirer.

24 juin

Il apparaît que les directions des sovkhozes et les spécialistes recevraient des salaires fixes déterminés par les services de l'agriculture d'Anadyr, alors que les chasseurs ne percevraient qu'au pro rata des bêtes abattues. En cas de tempête, ils ne peuvent sortir en mer et ne touchent rien. Quand des rennes du troupeau se perdent, les éleveurs doivent compenser cette perte en livrant au sovkhoze leurs bêtes personnelles. Quand les éleveurs touchent une prime, les gens des directions la perçoivent aussi. En fin de compte, les « spécialistes », qui se trouvent être des Européens, touchent trois à quatre fois plus que des gens qui travaillent en mer ou dans la toundra dans des conditions souvent pénibles, voire dangereuses.

26 juin

Je sors à une heure trente du matin. Il fait grand jour. Pas un souffle de vent. Le ciel reste embrasé là où le soleil s'est couché vers onze heures et demi et où il s'apprête à se lever.

Je pars me promener en direction de la montagne que Rouslan appelle le Sorcier. De proche en proche, j'arrive au sommet. Pas le moindre arbre où puisse s'accrocher le regard qui découvre l'immensité de la toundra jusqu'aux hauteurs à l'horizon. Les flancs sont parsemés d'innombrables fleurs de toutes les couleurs. Les toutes petites boules rouges donneront plus tard des airelles dont on fait partout en Tchoukotka une large consommation. La pierraille n'est pas moins abondante. Au départ, je me suis tordu les chevilles sur les mottes de terre herbues. La toundra, rarement plane, est constituée de myriades de ces mottes qui rendent la marche pénible. Ne serait-ce que pour cette raison, le métier d'éleveur n'est pas de tout repos…

Sur le chemin du retour, je dérange une grue cendrée. Elle ne s'envole pas, mais court au ras du sol, ailes déployées comme si elle m'invitait à la suivre. Elle veut sans doute m'éloigner de sa nichée.

29 juin

Pour remettre son filet à l'eau, Sacha procède comme on pratique à Anadyr. À l'extrémité des trois perches attachées bout à bout (en tout, elles atteignent une longueur d'une quinzaine de mètres) est enfoncée une pointe en métal. Il glisse cette pointe dans l'anneau d'un flotteur fixé à l'avant du filet, puis laisse filer petit à petit entre ses mains les perches qui entraînent le filet vers le large. Après quoi, d'un coup sec, il tire les perches à lui. La tige de fer se désolidarise de l'anneau du flotteur. Grâce à des poids, le filet conserve une position verticale dans l'eau. Une fois cette opération terminée, Sacha va poser la perche sur les galets.

Assis sur la grève, il me raconte que son grand-père était à l'origine éleveur dans la toundra, puisqu'il est venu s'installer à Yqynin. Il y a vécu pendant plus d'un an dans une iarangue à l'écart. Une période probatoire, en quelque sorte. Pour que les gens et les esprits du lieu s'habituent à sa présence…

30 juin

Hier, Sacha m'a expliqué comment les éleveurs se servaient de leur bâton. Ils s'appuient sur lui en marchant. C'est sa fonction première, car ils parcourent parfois quarante kilomètres par jour à tourner sans cesse autour du troupeau et à sauter sur les mottes de la toundra. Ensuite, si une bête s'éloigne du troupeau, ils le lancent sur elle afin de la rappeler à l'ordre. Enfin, s'ils veulent se délasser, ils passent le bâton derrière

les reins ou les épaules en le maintenant avec les bras. Cela permet de détendre les muscles du dos ou du cou…

16 juillet

Visite chez I. Elle est originaire de la toundra. Elle se souvient avoir mangé des larves de taons. Les taons forent des trous dans la peau des rennes pour déposer leurs œufs et les larves s'y développent… Elle a eu de la peine à s'habituer à la viande des mammifères marins. Elle ne connaissait que le renne… Elle parle du racisme latent des Européens. Y compris chez les enseignants. Certains ont des formulations du genre : « Si tu n'étudies pas, tu seras chasseur en mer ou éleveur de rennes ». Comme si c'était déchoir ! Mon interlocutrice se plaint de la passivité de ses semblables. Nombre d'entre eux se contentent d'attendre que le grand frère russe pense pour eux…

23 août

À Krasneno. Comme les habitants du village, je vais chercher de l'eau au lac. Il faut la faire bouillir avant de la consommer. La grève est parsemée de cailloux gris de forme arrondie. Certains se sont brisés et se présentent sous la forme d'éclats tranchants d'un noir brillant. C'est de l'obsidienne… Le village compte une douzaine de vieilles femmes, mais un seul ancien. La population et les familles sont mixtes, tchouktches et évènes. Les Évènes ne sont implantés dans la région que depuis le XIXe siècle. Ce sont des éleveurs venus du sud. Ils sont disséminés sur de vastes territoires en Iakoutie et jusqu'à la mer d'Okhotsk…

24 août

Il faut cinq jours pour apprêter une peau, dit L. à qui nous rendons de nouveau visite. On la gratte avec un racloir de pierre, puis avec un racloir de métal afin d'éliminer les tendons, la graisse et autres substances qui risqueraient de provoquer le pourrissement de la peau. Pour teindre, on se sert d'une décoction d'aulne. On assouplit dans un bain d'excrément et d'urine. Il faut aussi soigneusement fouler à la main. Les bottes d'été ont le poil ras, les bêtes sont abattues en été. Les bottes d'hiver ont le poil long et des semelles de phoque barbu, très résistantes.

Pour coudre, L. se sert d'un fil qu'elle confectionne avec du tendon de renne. Le plus souvent, elle prend le tendon du dos, mais pour les bottes elle utilise le tendon de la patte, plus solide. Elle effile

d'abord le tendon, puis tord deux fils ensemble, rajoute du fil et tord à nouveau en fonction de la longueur souhaitée. Elle le mouille de salive et le tord entre ses doigts, puis contre la paume de sa main. Quand le fil est prêt, elle l'enduit de graisse et de suie afin d'améliorer son pouvoir de pénétration. Le fil qu'elle emploie pour les bottes est plus épais que celui dont elle se sert pour les vêtements…